

CHUTE LIBRE AU PYLA

Il y eut un temps où la Dune du Pyla était d'accès libre. Nous nous garions n'importe où, traversions des terrains vagues, déposions sur le sable nos deltaplanes en forme de cigares enroulés. Puis, lorsque le vent était favorable, nous remontions des cheminées aériennes pour nous punaiser en voyeurs au-dessus des baigneurs.

Mon stage d'initiation au vol libre se fit à la Dune, au début des années quatre-vingt, à l'époque héroïque où les premières ailes se nommaient des "standards" et volaient comme de piètres mouchoirs. L'espace aérien était disputé avec des planeurs télécommandés qui, pour se venger de notre présence, nous attaquaient en piqué et nous évitaient au dernier moment. Les débutants couraient dans le sable et, décollant de quelques centimètres, croyaient skier. C'est ainsi que, en plein mois d'août, sous un soleil en surplomb, à l'ombre de ma toile mal tendue, j'entamai ma première descente.

"A mi-pente, tu vires sur la droite pour te poser." m'indiqua le moniteur.

Suspendu comme un mannequin expérimental, je vis dévaler sous mes pieds des croûtes de sable, des termitières fallacieuses, des mappemondes en miniature, des géographies cristallisées. La dune, au fur et à mesure de ma glissade, se déroba de plus en plus, ouvrant le bleu de la mer, éblouissant de vérité. Bien plus vite que prévu, il me fallut tourner à droite. L'ampleur de la tâche m'écrasa. Guider cet engin relevait d'une initiative

qui me dépassait. J'étais sous l'autorité du parapluie. L'envergure du décor, l'intensité lumineuse d'un sable qui se démultipliait, me réduisait à rien. Tenter un virage, c'était violer la beauté du paysage, contredire l'institution d'un été sans contraire. Réduit à une passivité boudeuse, je m'en remettais au destin comme l'enfant qui teste sa mère. L'aéronef se détachant de la pente, je vécus ma première sensation d'arrachement, quittant le sérieux du sol, m'identifiant à ce bleu de l'océan qui me flattait au-delà de toute mesure. Puis, j'aperçus la plage saturée d'estivants, de parasols, de bouées, d'enfants, de serviettes, qui s'intercalaient les uns dans les autres à la manière des granulosités du goudron. Ma toile claquait comme un drapeau, ajoutant au vertige. Cette plage du mois d'août m'apparut fossilisée. C'était une fresque, intemporelle et joyeuse, exacerbée de couleurs et de naïvetés, exhibant l'innocence des troupeaux heureux et la vulnérabilité tendre des foules en paix. Incapable de diriger quoi que ce soit, et, de toutes façons, constatant qu'il n'y avait pas un espace pour prévoir mon atterrissage, je poussai un hurlement pour prévenir de mon arrivée.

“En delta, la sécurité, c'est la vitesse,” nous avait assené le moniteur.

Je vis, avec une qualité de vision exceptionnelle, un enfant d'environ huit ans, à quatre pattes, occupé à fabriquer des donjons de sable avec un seau. Cette personnalisation du désastre, se mêlant encore à l'excitation de la chute, provoqua chez moi une panique qui ne se distinguait pas d'un plaisir sportif. Malgré mes cris, l'enfant ne bougea pas. L'angle de mon triangle se ficha dans le sable à quelques centimètres de sa tête. Étourdi,

je me relevai et vit que l'un des câbles avait râpé la cuisse du bambin. Furieux, l'enfant me fit des reproches pendant que je vis, effrayé, une mère décidée approcher à grande vitesse. J'étais solidement attaché à l'aile par un mousqueton et un nœud de sécurité. Je pensais à mon casque qui allait me protéger des coups. Comme des herbes couchées qui se redressent, la foule m'entourera. Encore anesthésié par la démesure, je vis la mère fondre sur l'enfant et lui crier qu'il manquait de politesse à mon égard. Je profitai lâchement de l'injustice maternelle pour m'esquiver en remontant la pente. Je pensai que la mère, stupidement fascinée par le matériel, le casque, les gants, s'était inclinée devant moi comme devant un policier. L'équipement technique a quelque chose d'officiel qui impressionne. L'engin volant m'avait trahi et sauvé.

J'étais demeuré passif, fasciné par l'autorité de la machine. Cette même fascination chez les vacanciers m'avait évité le lynchage.

Jean-Luc Coudray